

Publications de la « Commission pour la Protection de la Nature »
de l'Association pour le Progrès intellectuel et artistique de la Wallonie.
(A. P. I. A. W.)

(SECTION DE LIÈGE)

N° 4

Protection de la Nature et Urbanisme dans les Agglomérations Urbaines

PAR

JEAN LECLERCQ

*Docteur en Sciences Zoologiques,
Assistant à l'Université de Liège.*

PROTECTION DE LA NATURE ET URBANISME DANS LES AGGLOMÉRATIONS URBAINES

Le développement de l'industrie, la généralisation de la culture intensive, et l'augmentation de la population ont eu pour conséquence en Belgique de réduire considérablement l'étendue des paysages naturels primitifs. Les Naturalistes les plus éminents se sont employés à démontrer combien préjudiciable serait la politique consistant à laisser se poursuivre cette exploitation systématique du patrimoine national : ils ont proposé la création de réserves naturelles et semblent enfin avoir trouvé crédit auprès des organismes officiels.

On pourrait peut-être croire que le problème de la protection de la nature sera résolu lorsqu'on aura effectué le classement définitif des parcs nationaux et des réserves naturelles dont les Naturalistes ont dressé la liste. Ce serait une grande erreur. Il faut rappeler en effet que si les milieux compétents ont décidé de concentrer leurs efforts en vue d'obtenir ces classements, c'est parce qu'il est plus que temps de passer aux actes, sous peine de voir disparaître irrévocablement toute trace de nature vraiment sauvage, c'est parce que les parcs nationaux et les réserves ne pourront plus être conservés si on tarde à prendre les mesures qui s'imposent. Mais tous les Naturalistes savent que le problème de la protection de la nature est bien plus vaste, qu'il se pose avec des modalités diverses dans toutes les communes du royaume et que, s'il n'y a que certaines étendues bien délimitées qui doivent être mises sous régime spécial de protection, il y a partout des mesures à prendre pour que nos paysages conservent ou retrouvent leur aspect harmonieux et attirant.

Certes, en dehors des parcs nationaux et des réserves scientifiques, la protection de la nature se pose avec des exigences moins inéluctables : il s'agit de rechercher les modalités d'un compromis raisonnable entre les besoins de l'homme et le paysage, il s'agit de sauvegarder çà et là quelques éléments fauniques et floristiques et d'assurer la persistance autour des édifices humains d'un peu de vie, d'un peu de nature qui pour n'être pas typiquement sauvage et primitive, n'en constitue pas moins une partie essentielle de tout territoire bien géré. En d'autres termes, dans les agglomérations urbaines et dans les régions cultivées, c'est un problème d'aménagement qui se pose, lequel doit être envisagé en tenant compte des exigences du tourisme, de l'hygiène sociale et des besoins intellectuels des habitants.

* * *

On parle beaucoup de la question du tourisme en Belgique. Tenant compte de considérations économiques loin d'être négligeables, les pouvoirs publics ont récemment engagé un certain nombre d'organismes à entreprendre des campagnes pour inciter nos compatriotes à passer leurs vacances en Belgique et pour inviter les touristes étrangers à venir chez nous. Si l'on ne peut qu'applaudir aux efforts développés dans ce sens par les journaux, le cinéma, la radio, on peut cependant se demander si la Belgique vaut vraiment la peine d'être visitée, si l'on peut raisonnablement attendre de ses habitants qu'ils se montrent satisfaits de ses ressources touristiques et si on peut espérer que les étrangers qui y sont venus y reviennent et conseillent à leurs amis d'y venir ?

Ce serait faire preuve d'un chauvinisme naïf que de répondre affirmativement à ces questions. Exceptons quelques sites indiscutablement curieux, d'ailleurs trop souvent peu étendus, il faut bien reconnaître que la Belgique n'est plus très jolie et qu'elle pourrait difficilement supporter la comparaison avec les pays environnants. Le touriste averti ne s'y trompe pas. Nos campagnes sont monotones, on y supprime tout arbuste qui ne rapporte pas, on y dénude systématiquement les talus, on y contrôle jusqu'à la dernière motte de terre. Nos forêts sont le plus souvent de tristes monocultures d'arbres alignés, à moins qu'on ne consente à appeler forêts ces étendues de taillis qui végètent là où on

n'a pu jusqu'ici se mettre à défricher. Nos rochers avoisinent presque toujours les grands trous dénudés des carrières. Nos rivières sont souvent sales, nos maisons ouvrières sont laides, nos châteaux sont en ruines ou rarement très vieux. Quant aux monuments historiques et aux vieux coins pittoresques de nos villes et de nos campagnes, ils sont rarement épargnés du voisinage décevant de bâtisses hétéroclites.

Il est bien connu que le mari déserte son foyer pour se rendre au bar lorsque son intérieur n'est pas coquet. La femme de ménage qui enjolive sa maison y retient son mari et lui permet d'y recevoir agréablement ses amis. Il en est de même en matière de tourisme : le désir d'évasion à l'étranger est souvent déterminé par le manque d'attraction de ce que l'on trouve chez soi. Nos paysages sont de ceux devant lesquels on passe, que l'on visite une fois mais où on ne s'arrête pas et où on ne revient plus. Le touriste anglais qui parle de la Belgique dit volontiers « lovely people » ou « lovely shops », il ne dit jamais « lovely country ».

Il apparaît de suite qu'il faut retenir parmi les remèdes à cette situation particulièrement évidente dans les faubourgs urbains, le développement des espaces boisés et la protection des arbres. Un bosquet, quelques arbres ou un peu de verdure peuvent faire beaucoup pour corriger les aspects regrettables de certains ensembles mal conçus.

C'est un lieu commun de dire que nos agglomérations industrielles sont malsaines, poussiéreuses et loin de présenter à leurs habitants des conditions satisfaisantes au point de vue salubrité. Bien que les plantations restreintes ne puissent jouer au même degré le rôle purificateur de l'air qu'on reconnaît aux forêts naturelles, il n'en reste pas moins vrai que par leur nombre et leur répartition accrue, ces plantations peuvent remplir une fonction auxiliaire précieuse au point de vue hygiène publique. Cette fonction est suffisante en tous cas pour que les Urbanistes s'appliquent désormais à décongestionner les centres peuplés et à espacer les groupes d'habitation en les entrecoupant de parcs et de zones plantées d'arbres.

Mais les meilleurs de nos concitoyens et nos Urbanistes sont d'ores et déjà convaincus du rôle esthétique, hygiénique et social que peuvent jouer les parcs et la verdure dans l'aménagement des agglomérations modernes. Il nous tarde d'aborder un point plus ignoré pour lequel l'opinion d'un naturaliste peut être d'un certain intérêt.

Les choses de la nature ont toujours frappé l'esprit des individus et l'homme civilisé n'échappe pas à la règle. On sait combien les enfants qui commencent à parler sont curieux vis-à-vis de tout ce qui est vivant. A tous les degrés de l'activité intellectuelle, c'est l'observation des animaux et des plantes qui conduit à saisir, puis à analyser les concepts fondamentaux de la vie et de la mort, de la croissance et de la reproduction, de la population, de l'adaptation, de la réaction au milieu et du parasitisme. L'enfant qui serait élevé dans une ville édifiée au milieu d'un désert serait un taré même si l'organisation savante d'échanges commerciaux assurait à son pays natal un ravitaillement impeccable en nourriture, en livres et en informations cinématographiques. Chez les peuples primitifs, l'observation des phénomènes naturels a conditionné les croyances et influencé les magies et le genre de vie. Pour les peuples civilisés il n'est pas exagéré de prétendre que la richesse naturelle du milieu et le bon usage qu'on en fait au point de vue pédagogique sont deux facteurs essentiels dans la formation intellectuelle, dans l'enseignement à tous les degrés.

Or nos villes et nos campagnes sont en train de perdre toute valeur éducative au point de vue biologique. Dans le pays liégeois, il a suffi de quelques décades pour détruire les biotopes marécageux de la Basse-Meuse, pour supprimer les bosquets des vallons de l'Avant-Pays de Herve, pour malmener les bois du Sart-Tilman et pour couper les haies originales bordant les chemins d'autrefois. Ces atteintes n'ont pas eu pour seul résultat de réduire les espaces où pouvaient se maintenir une faune et une flore spontanées, obéissant à la monotonie des œuvres humaines ; elles ont diminué le nombre d'espèces habitant la région et traqué précisément celles qui, du point de vue scientifique et pédagogique, ont le plus d'intérêt. En 1938, Arthur Maréchal publia une « Florule de Liège intra muros » (Lejeunia, II, pp. 17-49) dans laquelle il put recenser 503 végétaux supérieurs observés à l'intérieur même de la ville de Liège. Un relevé entrepris aujourd'hui fournirait peut-être moins de la moitié de ce que le savant président de la Société Botanique de Liège a ren-

contré durant sa carrière. Il y a 30 ans, les professeurs de Botanique de notre Université auraient pu exiger de leurs étudiants qu'ils présentent à l'examen un herbier comptant au moins 250 plantes fleuries d'espèces différentes. Actuellement ils doivent se contenter d'herbiers élémentaires réunissant péniblement une petite centaine de fleurs. La situation est tout aussi déplorable du côté zoologique. L'Écrevisse remontait naguère le cours de l'Ourthe jusqu'aux abords de Liège : elle a complètement disparu. Nombre d'Oiseaux et de Mammifères jadis connus de tous, sont devenus des raretés ou bien, tels les Échassiers, les Pics, les Cerfs, les Loutres, les Martres, ne se rencontrent plus jamais dans la région. Il y a trente ans, on pouvait entendre communément les Rossignols dans toutes les communes de l'agglomération ; cet oiseau a régressé au point que la plupart des Liégeois ne reconnaissent même plus son chant. Il y a vingt ans, l'Alouette était particulièrement abondante au Pays de Herve : elle nidifiait dans les prairies à foin, et les faucheurs veillaient à respecter son nid ; depuis quelques années, les faucheuses mécaniques décapitent sans merci les oisillons dans leurs nids et l'alouette se raréfie de plus en plus.

On le comprend sans peine, ce ne sont pas les espèces banales qui souffrent le plus de ce combat inégal entre l'homme et la nature. Certaines, au contraire, tendent à proliférer à la faveur de la multiplication des terrains de décombres, de remblais. Ainsi les orties, les armoises, les chiendents, plantes vulgaires s'il en est, et, du côté animal, les rats, les souris, les moineaux, les blattes et les insectes nuisibles, c'est-à-dire ce cortège d'espèces que l'homme introduit dans tous les paysages du monde, n'ont pas manqué d'envahir toutes les places disponibles. Les espèces qui disparaissent sont d'abord les formes fragiles, plus exigeantes vis-à-vis du milieu, mais ce sont aussi des espèces plus expansives qui constituent autant d'éléments caractéristiques des faciès biogéographiques primitifs auxquels nos paysages devaient participer. Il faut rappeler que nos régions sont pour les biogéographes un carrefour où se sont rencontrées plusieurs lignées vivantes, les unes d'origine continentale et steppique, les autres d'origine méditerranéenne, les autres de caractère atlantique. Beaucoup d'espèces viennent trouver aux portes mêmes de Liège, la limite occidentale, orientale ou septentrionale de leur répartition (la Salamandre et de nombreux Invertébrés terrestres continentaux n'ont pas ou à peine franchi la Meuse dans leur expansion vers le littoral ; beaucoup de plantes liées au climat atlantique, par exemple la Jacinthe des bois, se sont arrêtées dans nos provinces sans pouvoir pénétrer plus avant dans le continent). Presque toutes ces espèces pourraient se maintenir chez nous et permettre de très intéressantes observations systématiques, écologiques et même biosociologiques, si on assurait un équilibre entre les exigences humaines et la nature ; elles disparaîtront irrémédiablement, reculant d'autant de kilomètres leur aire d'extension, si on continue à faire le désert autour des maisons.

Un autre aspect qualitatif du problème mérite d'être souligné. Il n'est pas indifférent que l'on prenne n'importe quelle espèce pour composer les ensembles vivants de nos paysages. Or les arbres que nos ancêtres considéraient comme si familiers, qui se sont mêlés à nos traditions et que nos poètes ont chantés, tendent à présent à céder le pas aux Platanes, aux Épicéas, aux Aïlantes, aux Marronniers d'Inde, introduits d'autres pays. Il faut beaucoup de recherches pour trouver un chêne à Chênée et à la Heid des Chênes, un hêtre aux Faweux, et des houx à Heusay, Heusy ou Heuseux. C'est ainsi qu'il est devenu paradoxal d'enseigner à nos élèves que le chêne et le hêtre sont les chefs de file des associations forestières primitives de notre pays. Une politique intelligente du reboisement et d'aménagement de nos parcs et avenues devrait éviter de multiplier inconsidérément les essences étrangères ; elle devrait, chaque fois que la chose est possible, donner la préférence à celles dont la sélection naturelle fit les éléments de notre patrimoine biologique. Telle est en fait l'orientation nouvelle adoptée déjà par l'Administration des Eaux et Forêts pour les territoires qui tombent sous sa juridiction : l'exemple mériterait d'être suivi partout.

En résumé, le Naturaliste et quiconque porte intérêt aux besoins de notre enseignement des sciences, ont lieu de regretter que dans les circonstances présentes, la nature spontanée de chez nous soit non seulement réduite en surface mais encore appauvrie ou menacée d'appauvrissement si l'on considère le nombre des espèces et la raréfaction de celles qui s'avèrent les plus intéressantes aux points de vue biogéographiques, scientifiques et pédagogiques.

VERS UNE SOLUTION DU PROBLÈME

Peut-être est-ce une illusion, ou une présomption, mais nous croyons que le mal serait guéri et que la restauration de nos paysages serait chose facile si tous ceux qui ont quelque responsabilité dans la gestion des affaires publiques ou dans l'enseignement étaient convaincus de la pertinence des idées exprimées ci-dessus. Dans certains pays, citons l'Angleterre et la Suède, il n'a guère été nécessaire de recourir aux grands moyens de la propagande pour obtenir des résultats que nous ne pouvons qu'envier. Mais pour les Anglais et les Scandinaves, l'amour et le respect de la nature et des traditions procèdent d'une sorte d'instinct généralisé ou tout au moins d'une compréhension large du sens national, conditionnée et encouragée par l'éducation sous toutes ses formes. Les mêmes prédispositions favorables n'existant pas chez les Belges, il faut bien retenir en premier lieu cette proposition d'apostolat : que tous ceux qui ont compris l'importance de la protection de la nature entreprennent de convaincre les autres et qu'ils s'associent à tous les efforts aujourd'hui déployés pour informer et persuader le personnel de l'enseignement et les enfants des écoles.

On pourrait augurer beaucoup d'une intensification de la propagande en faveur d'un respect de la nature auprès des enfants. Non seulement ceux-ci deviendraient moins destructeurs que leurs devanciers, mais ils pourraient même, car c'est bien dans les normes de leur psychologie, s'enthousiasmer pour nos thèses et, à l'occasion, en remontrer à leurs aînés. Le temps aidant, l'opinion publique deviendrait moins disposée à tolérer les déboisements, le vandalisme, la tenderie illicite. Dans les agglomérations urbaines et dans les campagnes, bien des progrès pourraient être réalisés si quelques convaincus intervenaient çà et là, suivant les circonstances, pour suggérer une mesure aux édiles communaux pour empêcher par la persuasion un voisin d'aller bâtir n'importe quoi, n'importe comment, n'importe où, pour sauver un arbre, un vieux coin pittoresque ou un vieux mur couvert de végétation. Devant autant de zèle efficient, les pouvoirs publics locaux trouveraient assurément de bon ton de ne pas être les derniers à se pencher sur le problème. L'administration de l'Urbanisme qui partage le même point de vue, bénéficierait dès lors d'appuis solides et d'une compréhension enfin assurée.

Sans vouloir épuiser le sujet, nous pouvons indiquer déjà quelques voies et moyens à considérer pour rendre à l'agglomération liégeoise son aspect harmonieux.

Il faut d'abord faire admettre que les empiètements qui ont été consentis jusqu'ici sur nos réserves de verdure ne doivent être suivis d'autres destructions que dans les cas de nécessité absolue. Ce qui nous reste comme forêt (le Sart-Tilman), comme bosquets (vallons et coteaux de l'Avant-Pays de Herve, versant hesbignon de la Meuse en amont de Seraing) et comme collines vertes (Houlpaix, Moulins-sous-Fléron, Thier-à-Liège) devraient être respectés intégralement. Mieux, des mesures appropriées devraient être prises pour interdire les coupes trop fréquentes et les dévastations de toute sorte, afin que ces reliques hébergent à nouveau des arbres à haute tige, ou une flore rustique débana-lisée. En fait, il suffirait le plus souvent de généraliser certaines initiatives prises déjà par des administrations communales clairvoyantes comme celle de la commune de Chênée qui a décidé de créer un parc public sur l'emplacement de l'ancienne verrerie de l'endroit, ou comme celle de la commune de Grivegnée qui envisage de conserver et de restaurer sous forme de parc public la propriété des Oblats.

Les terris de nos charbonnages, ces amoncellements lugubres de schistes poussiéreux, les carrières abandonnées, les anciens terrains d'équarrissage, les talus de chemin de fer, certains talus en bordure des routes (par exemple les croupes pelées du Thier des Critchons à Chênée, et du Bouhay à Bressoux) devraient être boisés. Ces boisements gagneraient à être entrepris en tenant compte des conseils des compétences forestières et aussi des Naturalistes. C'est ainsi qu'il serait intéressant, dans certains lieux précités, de réaliser des plantations ou des semis multispécifiques où certains sujets seraient déclarés exempts de coupe ; il serait profitable d'y prévoir aussi des espaces vides qu'on laisserait se peupler d'espèces spontanées propres au sol de l'endroit, assurant dès lors la persistance des fleurs caractéristiques des affleurements calcaires, schisteux, crétacés ou sablonneux qui con-

fèrent au pays liégeois un caractère édaphique et biologique hétérogène presque unique en Europe.

Dans toutes les communes de l'agglomération, nous avons vu s'ouvrir de nombreuses artères sollicitant les amateurs de maisons nouvelles. Un simple coup d'œil çà et là montre que nombre des routes ainsi commencées sont loin d'être honorées d'habitations et la crise du logement se résoudra sans doute sans que disparaissent les innombrables annonces de « terrains à bâtir » qu'on peut voir partout. Il serait sage d'en rester là et d'achever correctement ce qui a été entrepris. Peut-on espérer que dans cette tâche, les communes liégeoises suivront l'exemple de Jupille et borderont leurs routes d'arbres ? La création systématique d'artères nouvelles n'a pas eu pour seules conséquences d'enlever à l'agriculture suburbaine des terrains précieux de bonne qualité et de démanteler les ensembles cultureux en nombres d'endroits où la nécessité ne s'en faisait pas sentir ; elle a malheureusement uniformisé et banalisé le panorama de notre banlieue : nos vieilles haies où s'alignaient les arbres et les arbustes les plus variés sont disparues, on les a remplacées par de monotones lignes d'aubépines coupées et élaguées annuellement et les oiseaux de nos haies sont allés nicher ailleurs. Il n'eût pas été très compliqué de remplacer les vieilles haies par de jeunes plantations multispécifiques elles-aussi. Il serait indiqué, croyons-nous, de modifier le règlement provincial actuellement en vigueur qui veut que toute haie soit, avant chaque premier juillet, élaguée et ramenée à une hauteur d'1 m. 20. S'il est justifié d'avoir un règlement obligeant les propriétaires à surveiller la croissance en largeur des haies afin de ne pas rendre impraticables les accotements, il n'y a pas de raison pour que, sauf dans les tournants des routes carrossables, on ne laisse pas la hauteur à la discrétion du cultivateur et à la disposition des oiseaux nicheurs et des abeilles butineuses.

On devine aisément ce que regagnerait notre pays liégeois si les quelques suggestions qui précèdent trouvaient écho auprès de la population et des pouvoirs publics. On dit que Cassandre prévoyait tous les maux qui menaçaient sa cité, mais que personne n'ajoutait foi à ses prédictions. Il y a longtemps que les Naturalistes réclament des mesures qui sauveraient ce qui reste encore de notre patrimoine biologique ; aujourd'hui ils offrent leurs suggestions pour rendre à nos agglomérations un peu d'air frais, de beauté naturelle. Ne trouveront-ils, eux aussi, que des incrédules ou des insouciantes ? Et faudra-t-il qu'un étranger vienne un jour confesser à nos édiles : j'ai visité votre oasis, mais je n'ai pas trouvé de palmiers ?

Jean LECLERCQ.